

Préambule

« En hommage à mon père », m'a dit José Van Dam. C'est mon père qui m'a encouragé à suivre la voie que je m'étais tracée, alors que le monde musical lui était étranger. Mais, par son talent d'artisan-ébéniste, il m'a appris que l'artisan et l'artiste se nourrissaient aux mêmes racines. Mon père travaillait le bois, qui fut la source de ma carrière.

Michèle, poursuivait José, je souhaiterais que tu m'aides à mettre de l'ordre dans mes archives et à rédiger mes mémoires. Tu me connais mieux que personne, ma confiance t'est acquise !

Peux-t-on refuser une telle offre ? Elle a mis des mots sur une voix, des notes du fond des bois ! Elle s'est révélée passionnante, jusqu'aux mots que vous lirez dans les pages qui suivent. Le livre est le seul garant et le témoin d'une l'histoire de l'Histoire, le garant de sa pérennité.

José et moi avons nourri l'idée de cette biographie depuis 1986, j'avais déjà mis des mots sur des faits, des émotions, tout en suivant José au fil de ses opéras. Un livre a vu le jour en 1988 ¹, sorti de presse le même jour que le film *Le Maître de musique* (Gérard Corbiau, 1988).

Pour ce nouveaux projet biographique, je repris la plume (ou plutôt l'ordinateur), l'idée étant de se concentrer sur la

¹ Duculot, Gembloux, puis en co-édition avec Buchet-Chastel.

mémoire de José proprement dite, son récit, je l'écoutai, je l'enregistrai, je collectionnai les notes, José se laissa d'abord aller au gré de ses souvenirs, revenant souvent sur ses pas pour préciser étoffer un détail, suggérer un développement, choisir un chemin de traverse.

À Bruxelles comme à Split (Croatie), au téléphone, en vidéo... il parlait, j'écrivais, toujours en interaction, je consignais ensuite une ébauche, puis la trame d'une carrière fabuleuse, riche, je triais, classais, relisais, vérifiais les dates, les noms, corrigeais. José aussi, lisant, page après page, modifiant ou supprimant parfois... Entre la parole et l'écrit, il fallait parfois édulcorer une formulation... L'artiste n'a pas sa langue dans sa poche !

Les premiers chapitres s'enchaînèrent suivant la chronologie biographique : l'enfance, les études, le travail en troupe (Paris, Berlin, Genève). Avec l'envol de sa carrière à travers le monde, il devenait inutile de suivre une ligne chronologique. Les chapitres s'enchaînent alors de rôle en rôle, mais toujours dans cette liberté de pouvoir insérer un récit, alors qu'un mot, une ville, ou un nom, avait éveillé. Des portraits se sont imposés José : ces hommes qui, plus que d'autres, ont compté pour lui, avec qui il a entretenu des affinités électives : Karajan, Maazel, Strehler, Mortier, Pappano, Plasson... Le cinéma, le théâtre, chacun a sa place, mais aussi l'enseignement, la Chapelle musicale, le concours Reine Élisabeth. On note ses précieuses réflexions sur le chant, la voix, sur le « métier » qu'implique une telle carrière.

Une chronologie, une discographie et une vidéographie complètent notre travail. La plus grande (et la seule) frustration restera qu'un livre ne peut restituer les bribes de mélodies chantées au gré de nos entretiens, comme ces éclats de rire au moment du récit des multiples anecdotes. Mais le lecteur les devinera, nous en sommes certains.

Michèle Friche

CONFIDENCE POUR CONFIDENCE



Légende : *Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Sed non risus. Suspendisse lectus tortor, dignissim sit amet, adipiscing nec, ultricies sed, dolor. Cras elementum ultrices diam. Maecenas ligula massa, varius a, semper congue.*



Don Quichotte... Sortie de scène 2010

Quatre mai 2010 : c'est la Première... (pour moi, ma dernière production à La Monnaie). Pour cette Première : le rideau ne se lève pas ! Que se passe-t-il ? Un gag pour mes cinquante ans de carrière, dans « ma » propre ville, pour mes trente ans d'Opéra National ! Comme si La Monnaie refusait mes adieux ? En fait, l'ordinateur de scène vient de nous lâcher, annonce Peter de Caluwé (le directeur). Il revient à deux reprises, comme pour nous « rassurer ». Les techniciens y travaillent ! ce qui n'est pas vraiment rassurant ! Cela prend près d'une heure avant que l'ordinateur ne se remette en service. Une heure d'attente pour des artistes, un public (en présence de la Reine Mathilde), c'est une éternité, sans compter le stress des chanteurs avant l'entrée en scène !

Pas de panique, le spectacle de Laurent Pelly aura lieu, ce fut une belle réussite ! Lorsqu'on a discuté avec Peter de Caluwé pour choisir le chef (Marc Minkowski) et le metteur en scène de notre *Don Quichotte*, le nom de Laurent Pelly est sorti naturellement, j'étais enthousiaste. Selon moi, Laurent est l'un des grands metteurs en scène internationaux. Je l'avais rencontré au Japon (2003) pour une soirée composée de deux opéras, *L'heure espagnole* (Ravel) et *Gianni Schicchi* (Puccini). Il avait réalisé un excellent travail et nous avons vécu ce travail en toute complicité. J'ai aimé collaborer avec lui, c'était une relation calme empathique et amicale... du moment que vous suiviez ses instructions ! Nous partagions un caractère empathique mais trempé, Laurent Pelly n'était pas « pointilleux », comme pouvaient l'être Karl Ernst et Ursel Herrmann, qui pouvaient exiger qu'un objet se trouve là où il avait été prévu et non cinq centimètres à côté. Ce qui n'enlevait rien à leurs talents. En effet, leur *Don Giovanni* reste l'une de mes mises en scène préférées.

Certains metteurs en scène oublient la musique. Pas Pelly, et il n'est pas seul. Des artistes tels que Peter Sellars, Jean-Pierre Ponnelle, Giorgio Strehler, Karl Ernst et Ursel Herrmann, Olivier Py... Tous ont (avaient) une sensibilité musicale remarquable.

D'avoir confié *Don Quichotte* à Laurent Pelly m'a semblé très judicieux. On n'a pas hésité, j'ai tout de suite adhéré à sa manière de voir. Il lui avait suffi de penser à mon physique pour voir un chevalier à au visage émacié, le corps efflanqué, un personnage de deux mètres, comme on le voit souvent dans les dessins ?

En fait, rien à voir avec moi... Pour l'entrée de Don Quichotte, ce qu'il imagine est très original : un portrait de Massenet, âgé, tel que les photos le montrent, chez lui, dans son fauteuil, avec le même papier peint aux murs. Les personnages sortent du papier, prennent peu à peu leur rôle et, moi, je me

transforme en Don Quichotte. C'était un compromis entre le vieux Massenet, moi et Don Quichotte, trois êtres, disait Pelly, confrontés à leur fin de carrière, à leurs rêves, à leurs bilans... j'ajouterais personnellement Cervantès (que j'ai lu et relu). La scène est ainsi couverte de papiers, de vieux livres, de feuilles : en fait, tout l'univers de Cervantès ! Le décor fabuleux est de Barbara de Limbourg. Werner Van Mechelen joue un Sancho bluffant, Silvia Tro Santafe est Dulcinée.

Dans une interview, j'entends Laurent Pelly expliquer qu'il tentait de se situer à la lisière entre plusieurs genres : « enchaîner la pirouette comique et l'émotion, le jeu avec des bouts de ficelles (qu'on a sous la main), mais aussi les prouesses techniques. Massenet, c'est du vrai théâtre musical, la musique n'est jamais accessoire. J'aime m'appuyer sur les mots, les travailler, même si c'est la musique que je monte en premier ». Il expliquait s'être inspiré de ma personnalité, mon côté double : noblesse et farce, tout en restant un homme « vrai ».

Pendant les semaines de répétition, j'ai essayé d'occulter le fait qu'il s'agissait de ma dernière production, à Bruxelles (chez « moi »). Pas facile. Et puis, soudain, le dernier jour du spectacle était là. Quelle émotion.. ! Un ami avait fait le voyage de New York parce qu'il souhaitait à tout prix être dans la salle pour cette dernière, il m'a dit ensuite qu'il n'avait jamais vu autant de gens pleurer dans le public, même parmi les choristes sur scène. La mort du héros est déjà émouvante en soi, alors, la dernière des dernières, pour son interprète...

Je n'ai pas mal vécu l'« après », sinon que, parfois, l'envie (le besoin ?) de rechanter me chatouille, mais cela dure pas. Ces cinquante ans m'ont comblé ! Même si j'étais bien conscient que, pour les derniers spectacles, ce n'était plus la grande forme. Peut-être que le public s'en satisfaisait-il mais, pour moi, ce n'était plus le bon niveau. Peut-être vaut-il mieux que, finalement, les spectateurs se disent « dommage qu'il ne

chante plus », plutôt que « il serait temps qu'il raccroche, il n'y arrive plus... ».

Chanter en public a un côté euphorisant, mais le public n'a pas toujours conscience du travail qu'il nécessite en amont. Ce n'est bien sûr pas un sacrifice (quand on tient la forme), vocalement j'entends. Sur le plan de la voix, strictement, on peut théoriquement chanter jusqu'à ses 120 ans (les cordes vocales sont des muscles puissants), mais c'est la force physique qui finit par vous lâcher (le souffle, le diaphragme...). Avec le temps (comme chantait Brel), il est nécessaire de travailler de plus en plus, le plaisir de chanter s'estompe au profit de l'effort.

J'ai rarement éprouvé de la nostalgie par rapport au temps où je montais sur scène. Cela m'arrive pourtant, parfois lorsque j'écoute une œuvre, un air, c'est très fugitif... Je sais que certains collègues, non des moindres, supportent mal la fin de leur carrière, et tombent en profonde dépression. Pour moi, m'arrêter de chanter n'était synonyme d'arrêter de vivre. J'ai toujours tenu à séparer mon métier et ma vie privée et, surtout, de ne pas négliger cette dernière.

Flash-back

Mon premier Don Quichotte, en tant que rôle-titre, s'est tenu au Capitole de Toulouse (1992), dans une mise en scène de Pierre Barrat. J'avais bien sûr à mes côtés le brave Sancho, incarné par Alain Fondary. Dans la foulée des représentations, le spectacle a été enregistré (avec Michel Plasson) à La Halle aux grains de Toulouse. Dans une mise en scène « efficace », qui m'a laissé... une cicatrice ! Lors de la fameuse bataille avec les moulins, à lors qu'on ne voyait que les ombres des moulins (dans un épais brouillard), ce qui, en soi, n'était pas dangereux (pour la voix), mais le procédé fonctionnait à base

d'huile, était l'huile c'est glissant. J'ai bien sûr glissé, avec mon épée, avec mon pouce sur la lame de l'épée, et paf ! J'ai senti le sang couler sur mon bras. Mon pouce était fendu. On m'a bandagé et j'ai continué à chanter. Seul mon personnage comptait sur le moment... Je me suis à peine rendu compte de ce qui se passait. Après la représentation : cinq points de suture à l'hôpital et un souvenir gravé dans la chair.

Dans la lignée d'André Pernet, il (moi) restitue au héros de Cervantès le prestige d'une langue, le sens d'un lyrisme contenu qui, s'il le fallait encore, prouveraient son exceptionnelle intelligence du grand répertoire français. Qui peut mieux que lui aujourd'hui donner aux longues phrases qui parsèment son rôle cette impression unique d'élégance, sans jamais forcer sur les effets, en laissant simplement deviner l'émotion qui les soutient ? À cette évidence s'ajoute celle qui accompagne la prestation d'Alain Fondary, Sancho à la voix toujours généreuse, interprète qui sait lui aussi d'expérience ce que sont les bonheurs et les pièges de ce type d'ouvrage. Comme deux couleurs, qui, rapprochées, bénéficient l'une et l'autre de l'intensité et de l'éclat de chacune d'elles, les voix d'Alain Fondary et de José Van Dam trouvent là une parfaite complémentarité.

(Pierre Cadars, Opéra international, septembre 1992).

Cet opéra de Massenet, je l'avais abordé par le rôle de Sancho Pança (Genève, 1968) mis en scène par Lofti Mansouri. Un beau personnage, que j'aimais aussi, mais que je n'ai chanté que dans cette production.

Don Quichotte est un rôle vocalement facile (il ne demande pas de prouesses), mais il offre une belle matière à jouer. Tout baryton-basse devrait le mettre à son répertoire. En dehors de la production de Toulouse, je l'ai joué à Paris (Opéra Bastille,

2002), où le metteur en scène belge Gilbert Deflo a réussi une mise en scène convaincante, plantant Don Quichotte et Sancho dans un cirque, sous une toile bleue : deux clowns, l'un au nez rouge, l'autre le blanc, à la triste figure, qui effectue son dernier numéro sur la piste. J'enfourchais un cheval mécanique qui s'enrayait une fois sur deux, ou presque ! Sancho de même, avec son âne, nos montures dressaient l'oreille avant l'arrivée des bandits ! Il s'agissait d'une mise en abîme du théâtre dans le théâtre, mâtinée d'humour et de poésie de l'enfance et des saltimbanques. Lorsque Dulcinée repousse Don Quichotte, la toile bleue s'écroule autour de lui et de Sancho.

L'Homme de la Mancha

Dans un registre à l'opposé de l'opéra de Massenet, j'ai « osé » endosser le costume de Don Quichotte que Jacques Brel avait créé pour *L'Homme de la Mancha*. Jacques avait assisté à une représentation de la comédie musicale américaine (créée à Broadway en 1965), il avait été fasciné et, dans la foulée, il l'avait adaptée en français et jouée à Bruxelles (La Monnaie, 1968), avec Dario Moreno en Sancho Pança. J'en ai vu des bribes à la télévision (les seules qui existent !).

Brel est magnifique !

Du coup, Jean-Louis Grinda (directeur de l'Opéra royal de Wallonie), m'a proposé de jouer cette comédie musicale à Liège. Ça sortait de mon cadre de l'opéra classique... Mais, pourquoi pas ? Je me suis penché sur la partition, qui ne me posait *a priori* pas de problème. Brel, lui même, avait une tessiture de basse-baryton ! J'aimais son texte. C'était la première fois que j'avais d'aussi longs récitatifs (parlés) : un nouveau défi ! J'ai souvent pensé que, si ma curiosité ne me poussait plus à relever de nouveaux défis, j'arrêtera...

Grinda pensait confier la mise en scène à Antoine Bourseiller (que je connaissais peu). J'en ai parlé à Renée Auphan (une amie de longue date). Elle m'a confirmé que Bourseiller avait réalisé de très belles productions. J'ai donc accepté. Les répétitions furent sereines, l'homme était amical, délicat, très agréable.

Je passais un moment difficile (la perte d'un être cher), c'est la musique m'a permis de surmonter le cap. Je me suis concentré sur le spectacle. J'avais demandé à Grinda de ne rien dire à propos de cette mauvaise passe aux autres membres de l'équipe. J'ai assumé toutes les répétitions.

Nous avons créé *L'Homme de la Mancha* à Liège en 1998. Patrick Baton dirigeait l'orchestre, Georges Gautier incarnait Sancho et Alexise Yerna incarnait Dulcinée, magnifique ! Ce fut un triomphe. La RTBF et Arte en ont fait une captation (diffusée aussi dans un cinéma de Liège). Nous avons joué à Bruxelles, au Cirque royal, à Reims et à Avignon. J'étais heureux de cette production. Jean-Louis aurait aimé en réaliser une vidéo mais les discussions avec les trois Américains (détenteurs des droits) n'ont pas abouti. Mais j'étais « intronisé » dans la comédie musicale, avec *L'Homme de la Mancha* !

J'aurais pu – si j'avais voulu – monter sur scène à Broadway ! J'avais donné une série de récitals en Amérique, à New York, Philadelphie, Los Angeles et (en bis) j'avais interprété un extrait de *South Pacific*. De Rodgers. Cet air – *Some enchanted Evening* – que chantait Ezio Pinza, m'avait marqué, jeune. Mon agent m'a appelé peu de temps après. Broadway allait reprendre *South Pacific* et me proposait le rôle qu'avait créé Pinza. J'étais flatté, évidemment... mais j'ai préféré refuser. Un *musical*, quand ça marche, c'est parti pour des mois ! En revanche, ça peut tout aussi bien s'arrêter net après une semaine. Je ne tenais pas à m'engager dans une telle aventure.

Mais je me suis quand même retrouvé (1996) dans une autre comédie américaine, un peu malgré moi : il s'agissait de

Old Wicked Songs, avec un texte de Jon Marans, mettant en scène un professeur de chant viennois et un jeune homme. La bande-son offrait des extraits d'interprétations des mélodies de Schumann. Quelle surprise lorsque je découvris que c'était ma voix, c'est moi qui les chantais ! En fait, je n'étais pas au courant de des montages (on ne m'avait pas demandé mon accord !). La production m'a quand même adressé une invitation... que j'ai acceptée !

« Broadway » est bien loin du *Don Quichotte* de Massenet, même si Brel y est passé. Peter de Caluwe avait voulu (pour mes adieux) un rôle que je n'avais jamais chanté à la Monnaie. J'ai d'abord pensé au docteur Schön du *Lulu* d'Alban Berg, mais cet opéra n'entrait pas dans les projets du directeur.

Finalement, je suis très content du choix de Don Quichotte. Humainement, ce côté rêveur, idéaliste, qui croit qu'autour de lui tout est beau et tout est gentil, dans le meilleur des mondes... et qui, finalement, se fait rouler dans les grandes largeurs (l'archétype de l'artiste !) me convenait. Je me suis d'ailleurs très certainement fait rouler dans la vie (par des gens que je prenais pour des amis). Je me souviens de Jacques Brel lâchant lors d'une interview : « Nous sommes tous des Don Quichotte ».

Qu'est ce qu'un artiste ? Le personnage de Don Quichotte répond à cette question : un naïf, un gentil, un homme « trop » bon... dans le déni par rapport à ce qui se passe autour de lui, il ne voit que les belles choses, celles qui l'arrangent. Il oublie ce qui se passe à l'extérieur (le temps de la représentation), il n'y à plus ni cruauté, ni bêtise, ni cynisme... Être un artiste, c'est convaincre le public qu'on n'est pas soi-même sur scène, on est Don Giovanni, ou le Hollandais, ou Don Quichotte, que tout cela est un rêve. Puis, lorsqu'on quitte le théâtre, on se retrouve dans la réalité, le monde des fous furieux...

Don Quichotte est un rôle formidable pour une fin de carrière. Alors que cet être que j'étais en 1951 (à cette époque

je ne pensais pas encore à Don Quichotte), naïf comme ce dernier, moi, à onze ans, j'avais décidé que je deviendrais chanteur (sans rien connaître de ce monde).

Un artiste garde toujours une part de son enfance en lui, cette part nourrit sa création sur scène. La naïveté de l'artiste, c'est aussi de faire face à plusieurs milliers de spectateurs, de penser qu'on peut plaire à tous, en partageant avec eux ce qui fait notre vie.

Avec le recul – et la reconnaissance de mes amis (les vrais) –, je sais que j'ai vécu des moments extraordinaires, artistiquement et humainement, des moments drôles, des moments de plaisir, aussi... qui méritent d'être racontés. Mon but ici n'est pas de donner un cours sur la vie ou une leçon de morale. J'aimerais montrer que se lancer dans une carrière, c'est suivre un chemin individuel, personnel, avant tout... et surtout solitaire. Tout au long de son parcours, l'artiste est seul lorsqu'il doit prendre ses grandes décisions.

Mon histoire est jalonnée de spectacles, de musique, de rencontres, d'anecdotes, souvent drôles. Ces dernières se bousculent dans mes souvenirs, elles renvoient les unes aux autres, les personnages que j'ai interprétés se réveillent, privilégiant souvent des chemins de traverse à la chronologie. J'évite d'y mêler ma vie privée, même si je sais qu'elle a influencé ma carrière, et inversement.



Légende page de gauche : *Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Sed non risus. Suspendisse lectus tortor, dignissim sit amet, adipiscing nec, ultricies sed, dolor. Cras elementum ultrices diam. Maecenas ligula massa, varius a, semper congue.*

Légende page de droite : *Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Sed non risus. Suspendisse lectus tortor, dignissim sit amet, adipiscing nec, ultricies sed, dolor. Cras elementum ultrices diam. Maecenas ligula massa, varius a, semper congue.*